Qu'est-ce que c'est, l'amour ?

Lorsque deux êtres, jeunes ou moins jeunes, se rencontrent, ils sont loin d'être seuls à deux. Sans le savoir, chacun compare l'autre à quelqu'un qu'il a déjà vu ou connu. Ainsi, on voit rarement l'autre tel qu'il est, dans sa profondeur, mais plutôt comme on imagine qu'il est, sur un plan superficiel.

Avec beaucoup de chance, ces deux êtres peuvent tout de même évoluer, s'aimer, lorsque chacun trouve le parfait bonheur, ses attentes étant comblées par l'autre, dans l'immédiat ou dans la durée. Peu importe alors, dans un premier temps en tous cas, de mettre à jour ce qui sommeille dans le fond opaque de l'inconscient de chacun des protagonistes. Et ce, malgré le fait que, de toute évidence, c'est dans cette profondeur que le couple puise sa nourriture pour fonctionner à merveille, ce qui est beau et appréciable. On peut alors se demander **si l'amour dépend du flair, du destin ou de la chance.**

Pour ceux qui n'ont pas cette chance, après quelques années de vie partagée, l'un des partenaires découvre que l'autre n'est pas ce qu'il s'était imaginé. Parfois, les deux s'en rendent compte au même moment. Ils vont alors soit chercher un autre partenaire (avec le risque que tout se répète), soit réfléchir en face d'un psychologue, pour savoir comment sortir de cette crise. **Est-ce qu'aimer, c'est faire des compromis ?**

Certaines personnes commencent une cure analytique qui leur fait découvrir ce qui les a poussées à faire leur choix. Elles découvrent qu'elles ont vécu leur couple les yeux bandés par des illusions, qu'elles se sont trompées sur la véritable nature de l'amour. Cette erreur est engendrée par l'image de l'amour, véhiculée par la littérature et de nombreuses chansons populaires : aimer c'est souffrir, aimer c'est perdre sa joie de vivre si l'autre nous abandonne. **Mais est-ce qu'aimer, c'est vivre ou mourir ? Est-ce de l'amour, si notre joie de vivre dépend de quelqu'un autre ? Est-ce qu'aimer n'est pas possible sans que l'autre nous répète et nous prouve qu'il nous aime ?**

Chercher continuellement le grand amour, c'est un peu comme chercher Dieu. Si nous pensons qu'ils sont ailleurs qu'en nous-mêmes, nous faisons fausse route. **Mais est-ce que l'amour est en nous-mêmes ?**

Nous ne pouvons guère aimer si nous ne nous aimons pas nous-mêmes. L'amour est un « plus » qui s'ajoute et que l'on partage. L'autre nous permet de laisser mûrir en nous le véritable amour, qui ne dépend pas uniquement de l'autre, mais qui dépend de cette profondeur, de cette lumière qui nous habite, mentionnée dans les grands textes du yoga. **Apprend-on à aimer en lisant des textes philosophiques de l'Inde et en pratiquant le yoga ?**

Pour y répondre, je me réfère à Marc Beuvain, qui explique ce que nous sommes à travers le système philosophique du *samkya*-yoga. On y mentionne le couple Purusha et Prakriti. Purusha est symboliquement vu comme le parfait, l'immortel, l'immuable, l'Être,

tandis que son complément, Prakriti, représente la Nature, avec toutes ses qualités et ses défauts. Elle est en mouvement, elle agit, attire ; elle fait naître des formes et des choses, aussi bien la beauté la plus absolue que l'imperfection, en raison de ses caractéristiques principales qui appartiennent aux domaines du mouvement et du changement.

Nous sommes un « être-humain ». Attribuez maintenant toutes les qualités de Purusha au mot « être », et adjugez toutes les qualités de Prakriti au mot « humain ». Cela nous permet de regarder l'« être-humain » que nous sommes sous un angle différent. Dans chacun de nous sont rassemblées ces deux entités mais, trop souvent, nous ignorons, dans notre agitation, la partie qui appartient à l'« être ». Notre choix d'aimer provient d'un plan inconscient profond, qui consiste à **s'unir à l'« être » qui habite dans l'autre et qui est identique au nôtre.**

Quel rôle joue la nature dans tout cela ? Il lui appartient de s'assurer que la vie soit en continuelle perpétuation. Elle a trouvé des ruses, telles les hormones, qui créent un sentiment d'attraction qui nous fait procréer et, si tout va bien, nous aimer. Et comme nous sommes un « être-humain », le côté humain et tout ce qui lui appartient, en bien et en mal, complique beaucoup les choses !

L'amour, tout comme la méditation, sont des moyens qui nous permettent de prendre conscience de l'Être qui nous habite.
En méditant, nous apprenons à lâcher prise, à mettre momentanément de côté les sentiments et les pensées, tout ce qui appartient au plan humain. En effet, par la méditation, nous pouvons créer le calme absolu, nécessaire pour découvrir l'Être parfait (Purusha) qui nous habite.

En ce qui concerne l'amour, rien ne l'oblige à n'être qu'une belle histoire simple, au contraire. Tant que tout fonctionne dans une relation, rien ne nous pousse à chercher l'Être, parce que le merveilleux sentiment d'amour ne génère pas forcément le besoin de découvrir l'absolu. Par contre, si un couple traverse une crise, l'occasion se présente alors de reconnaître que **la partie de l'être** (dans chacun des protagonistes) **reste, envers et contre tout, parfaitement intacte.** Une fois ce constat établi, nous possédons suffisamment de ressources pour sortir de la crise, quelle qu'elle soit.

Finalement, nous ne pouvons que remercier la Vie qui nous a fait naître en tant qu'« être-humain », dans un corps à la fois soumis aux changements et à la mort et habité par l'Être immortel, parfait et lumineux.
L'« être-humain » peut développer l'« amour-être » (Purusha) qui est un amour universel, de pure beauté, car totalement désintéressé. Cet amour s'adresse à tout ce qui vit et qui nous entoure, sans attendre quelque chose en retour, contrairement à l'amour humain, qui n'est pas toujours aussi pur, confondant souvent amour et possession.

Quoi qu'il en soit, l'amour nous sert à apprendre à aimer et à comprendre ce que nous sommes en profondeur. Cela suppose que nous soyons libres et sans attente de récompense quelconque, que nous soyons toujours vrais et généreux, afin de pouvoir avancer avec agilité et grâce sur le chemin de cette vie et, qui sait, dans d'autres vies ?

Beatrix Kilchenmann,
janvier 2013